

Coulombs <sup>4</sup> le 5/8/43,

Mon vieux frère <sup>5</sup>,

Maman et moi sommes arrivés à Coulombs depuis avant-hier soir. Dédé et Hubert nous avaient précédés depuis trois semaines avec leur fils Jackie. Ils nous ont donc laissé la place et Maman a l'intention de rester de un à deux mois selon les circonstances en compagnie de M<sup>lle</sup> Courmeaux <sup>6</sup> qui viendra après moi (vers le 15 août) et Papa qui fera plusieurs allées et venues. Nous attendions l'arrivée d'Antoine mais ta lettre du 25 juillet nous a annoncé qu'elle était retardée. Mamé <sup>7</sup> continuera donc seule à faire la chasse au ravitaillement qu'elle semble avoir entrepris de si bon cœur. Voilà sa tactique : quand le temps le permet, elle va s'asseoir sur un banc de la place <sup>8</sup> qui est un des lieux principaux où convergent tous les petits tuyaux de Bois-Colombes. Tiens, une petite vieille passe avec un filet plein. Qu'est-ce donc qu'il y a dedans, se disent anxieu- [...]

<sup>4</sup> Les grands-parents de Claude Billand possèdent une maison de famille à Coulombs (Eure-et-Loir).

<sup>5</sup> Claude Billand écrit à son frère aîné Marcel, qui se trouve alors en Allemagne dans le cadre du Service du travail obligatoire.

<sup>6</sup> M<sup>lle</sup> Courmeaux est une amie proche de Mathilde Billand (la mère de Claude) ; comme elle, elle est institutrice à l'école Jules-Ferry de Bois-Colombes.

<sup>7</sup> Il s'agit de Marie Joséphine Billand, grand-mère maternelle de Claude Billand, qui vit avec eux rue Charles-Duflos.

<sup>8</sup> Il s'agit probablement de la place de la République, puisque la famille Billand habite juste à côté, au 21 rue Charles-Duflos.

Coulombs le 5/8/43

Mon vieux frère,

Maman et moi sommes arrivés à Coulombs ~~après~~ avant hier soir - Dédé et Hubert nous avaient précédés depuis trois semaines avec leur fils Jackie - Ils nous ont donc laissé la place et Maman a l'intention de rester de un à deux mois selon les circonstances en compagnie de M<sup>lle</sup> Courmeaux qui viendra après moi (vers le 15 août) et Papa qui fera plusieurs allées et venues - Nous attendions l'arrivée d'Antoine mais ta lettre du 25 juillet nous a annoncé qu'elle était retardée - Mamé continuera donc seule à faire la chasse au ravitaillement qu'elle semble avoir entrepris de si bon cœur - Voilà sa tactique : quand le temps le permet, elle va s'asseoir sur un banc de la place qui est un des lieux principaux où convergent tous les petits tuyaux de Bois-Colombes - Tiens, une petite vieille passe avec un filet plein - Qu'est-ce donc qu'il y a dedans, se disent anxieu-

28

[...] sement toutes les personnes qui, comme elle, sont à l'affût de la moindre tête d'oignon que l'on vend à telle épicerie de la rue des Aubépines<sup>9</sup>. La plus dégourdie d'entre elles se permet de l'accoster, se renseigne diplomatiquement du contenu du sac et demande d'où en est l'origine. A ce moment, légère tension, les grands-mères ne tiennent plus sur leur banc que par une fesse, l'œil droit fixé vers les deux importants personnages de cette scène, l'œil gauche prêt à lancer un appel pressant au petit bambin qui joue au pâté à côté d'elles de ranger vivement ses jouets. Tout à coup la personne renseignée se retire, et trotte déjà, le postérieur en feu la mine contrite pour cacher qu'au contraire elle est réjouie, vers une destination souvent astucieusement déviée et dont il faut découvrir le secret.

Un moment de réflexion où chacun se demande si c'est à la coopé<sup>10</sup>, ou chez Lochon, ou Hacquart<sup>11</sup> et ce que ça peut être. Tout à coup, c'est l'alerte, un bondissement effaré, un état d'affolement. Trois d'entre ces petites astucieuses parmi lesquelles souvent Mamé, ont cru trouver et c'est une envolée de perdrix dans tous les sens, toutes les issues s'encombrent et la place se vide en un instant. Le père Du- [...]

<sup>9</sup> La rue des Aubépines est devenue en 1947 la rue du Général-Leclerc.

<sup>10</sup> Peut-être s'agit-il de l'Union des Coopérateurs de la Seine, au 19 rue des Halles (actuelle rue d'Estienne-d'Orves).

<sup>11</sup> Claude Billand désigne ici les épiceries Lochon (2 rue Leconte) et Hacquart (34 rue Raspail).

sement toutes les personnes qui, comme elle, sont à l'affût de la moindre tête d'oignon que l'on vend à telle épicerie de la rue des Aubépines. La plus dégourdie d'entre elles se permet de l'accoster, se renseigne diplomatiquement du contenu du sac et demande d'où en est l'origine. A ce moment, légère tension, les grands-mères ne tiennent plus sur leur banc que par une fesse, l'œil droit fixé vers les deux importants personnages de cette scène, l'œil gauche prêt à lancer un appel pressant au petit bambin qui joue au pâté à côté d'elles de ranger vivement ses jouets. Tout à coup la personne renseignée se retire, et trotte déjà, le postérieur en feu la mine contrite pour cacher qu'au contraire elle est réjouie, vers une destination souvent astucieusement déviée et dont il faut découvrir le secret. Un moment de réflexion où chacun se demande si c'est à la coopé, ou chez Lochon, ou Hacquart et ce que ça peut être. Tout à coup, c'est l'alerte, un bondissement effaré, un état d'affolement. Trois d'entre ces petites astucieuses parmi lesquelles souvent mamé ont cru trouver et c'est une envolée de perdrix dans tous les sens toutes les issues s'encombrent et la place se vide en un instant. Le père Du-



[...] quesne <sup>12</sup> s'en va aussi, et un garçon rusé qui était là seul, profite de son inattention pour se délasser voluptueusement dans l'eau sale du bassin où l'on ne remarque plus que quelques vestiges de quelque ancien voilier ou sous-marin qui ont pris la fuite pour une demi-livre de pruneaux.

En fouillant bien les rues on découvre une longue queue qui se forme, où se concentre toute la population. Quelques retardataires arrivent encore avec leur petit pliant. Alors le calme revient. La course éperdue est terminée et l'hostilité entre tous ces concurrents s'éteint une fois que les rangs sont formés et les petits potins reprennent libre cours occupant paisiblement l'esprit un peu déformé de ces braves gens...

L'attente est quelquefois longue et quand la boutique ouvre à 17 heures, la tenancière annonce à l'étonnement général qu'il n'y a pas autre chose à vendre que du [saladen] ou quelque autre ersatz de guerre invendable.

Peut-être me suis-je un peu attardé sur cette petite histoire locale et quotidienne qui peut te retremper dans l'ambiance de Bois-Colombes si son récit n'est pas trop décousu.

quesne, s'en va aussi, et un garçon rusé qui était là seul, profite de son inattention pour se délasser voluptueusement dans l'eau sale du bassin où l'on ne remarque plus que quelques vestiges de quelque ancien voilier ou sous-marin qui ont pris la fuite pour une demi-livre de pruneaux.

En fouillant bien les rues on découvre une longue queue qui se forme, où se concentrent toute la population. Quelques retardataires arrivent encore avec leur petit pliant. Alors le calme revient. La course éperdue est terminée et l'hostilité entre tous ces concurrents s'éteint une fois que les rangs sont formés et les petits potins reprennent libre cours occupant paisiblement l'esprit un peu déformé de ces braves gens...

L'attente est quelquefois longue et quand la boutique ouvre à 17 heures, la tenancière annonce à l'étonnement général qu'il n'y a pas autre chose à vendre que du saladen ou quelque autre ersatz de guerre invendable.

Peut-être me suis-je un peu attardé sur cette petite histoire locale et quotidienne qui peut te retremper dans l'ambiance de Bois-Colombes si son récit n'est pas trop décousu.

<sup>12</sup> Il s'agit probablement d'un gardien de square.

Sache de plus qu'ici, à Coulombs, nous avons un temps désastreux. De fortes averses tombent sans la moindre éclaircie mais c'est le juste prix du beau temps que nous avons eu la semaine dernière.

Je te quitte mon vieux frère, avec le constant et ferme espoir de te revoir prochainement.

Ton jeune frère, Claude.

Sache de plus qu'ici, à Coulombs, nous  
avons un temps désastreux. De fortes averses  
tombent sans la ~~la~~ moindre éclaircie mais c'est  
le juste prix du beau temps que nous avons  
eu la semaine dernière.

Je te quitte mon vieux frère, avec  
le constant <sup>et ferme</sup> espoir de te revoir prochainement.

Ton jeune frère  
Claude



Bois-Colombes le 17/9/43

Ma chère Maman,

Papa est revenu hier soir. Il m'a dit que tu n'étais pas contente que je sois revenu à Paris malgré tes recommandations. Je suis en effet mal tombé quoique je n'aie personnellement pas subi le bombardement<sup>13</sup>. Celui-ci a commencé quand mon train arrivait en gare d'Austerlitz et je fus étonné qu'il y ait tant de dégât. Je n'avais cru entendre que des tirs de DCA. Or c'est un des plus grands désastres dont [sic] la région parisienne a été victime. Surtout notre coin. Une bombe est tombée sur la place de la gare amochant le Louis XV et le Café de Paris<sup>14</sup>. D'autres ont détruit une grande partie de la rue Pierre-Joigneaux, la rue des Bruyères<sup>15</sup>, de l'Aube<sup>16</sup>, Chevreuil [sic], Pasteur, des Cailloux<sup>17</sup>, la gare de Bécon et toute la bordure de la ligne de chemin de fer entre cette dernière gare et les Vallées. Cette portion de ligne est d'ailleurs criblée de trous de bombes qui la rend [sic] impraticable pour quelque temps. Les gens venant de La Garenne s'arrêtent aux Vallées et rejoignent Bécon par leurs propres moyens et reprennent ensuite le train pour Paris. On fait de même entre Bois-Colombes et Asnières, la ligne étant aussi coupée.

<sup>13</sup> Il s'agit du bombardement américain du 15 septembre 1943, qui a touché de nombreuses villes de la région parisienne, et notamment Bois-Colombes.

<sup>14</sup> Ce café, qui n'existe plus aujourd'hui, se trouvait au 1 rue des Aubépines (actuelle rue du Général-Leclerc).

<sup>15</sup> La rue des Bruyères, qui se trouve à Asnières-sur-Seine, est limitrophe de Bois-Colombes et débouche sur la rue Pierre-Joigneaux.

<sup>16</sup> La rue de l'Aube a été renommée rue Maurice-Pelletier en 1944.

<sup>17</sup> La rue Cailloux est devenue la rue André et Marie-Louise-Roure en 1947.

Bois-Colombes le 17/9/43

Ma chère Maman,

Papa est revenu hier soir. Il m'a dit que tu n'étais pas contente que je sois revenu à Paris malgré tes recommandations. Je suis en effet mal tombé quoique je n'aie personnellement pas subi le bombardement. Celui-ci a commencé quand mon train arrivait en gare d'Austerlitz et je fus étonné qu'il y ait tant de dégât. Je n'avais cru entendre que des tirs de DCA. Or c'est un des plus grands désastres dont la région parisienne a été victime. Surtout notre coin. Une bombe est tombée sur la place de la gare amochant le Louis XV et le Café de Paris. D'autres ont détruit une grande partie de la rue Pierre-Joigneaux, la rue Des Bruyères de l'Aube, Chevreuil, Pasteur, des Cailloux, la gare de Bécon et toute la bordure de la ligne de chemin de fer entre cette dernière gare et les Vallées. Cette portion de ligne est d'ailleurs criblée de trous de bombes qui la rend impraticable pour quelque temps. Les gens venant de La Garenne s'arrêtent aux Vallées et rejoignent Bécon par leurs propres moyens et reprennent ensuite le train pour Paris. On fait de même entre Bois-Colombes et Asnières, la ligne étant aussi coupée.

33

Mamé a eu bien peur. Elle était restée dans la loge avec la concierge et ses enfants et d'autres locataires. Elles se tenaient les coudes et croyaient bien ne pas en sortir. Colette<sup>18</sup>, sa sœur et sa maman qu'elles venaient d'aller chercher à la gare de Lyon ont échappé de justesse dans le dernier train qui put partir de Saint-Lazare et qui voyait s'égrener derrière lui les bombes meurtrières.

J'espère que tu as reçu ma dépêche pour vous rassurer au plus vite. J'ai regretté d'avoir oublié de rassurer aussi M<sup>lle</sup> Courmeaux. Son quartier a été complètement épargné.

Je comptais te retrouver au plus vite à Nogent, mais je reculerai mon départ jusqu' lundi après-midi si cela ne te déplaît pas. Colinette sollicite ta bienveillance maternelle pour me voir un peu plus longtemps.

Je te remercie, ma petite maman chérie, d'avoir excusé avec tant d'indulgence ton troisième petit fou de fils qui t'adore. Je t'embrasse fort sur les deux joues jusqu'à ce que tu me dises «Allez, allez ; je ne suis pas contente», alors là je t'embrasserai encore plus fort.

Ton fils qui t'aime, Claude.

Chère Mademoiselle<sup>19</sup>,

Je vous envoie aussi mes bons baisers et compte sur votre aimable intercession auprès de Maman pour être bien reçu lundi.

Amitiés à Renée, salutations aux [Cerson], Marinier...

Claude.

<sup>18</sup> Colette est la petite amie de Claude Billand.

<sup>19</sup> Claude Billand s'adresse probablement à M<sup>lle</sup> Courmeaux, l'amie de sa mère qu'il a évoquée plus haut.

Mamé a eu bien peur - Elle était restée dans la loge avec la concierge et ses enfants et d'autres locataires. Elle se tenaient les coudes et croyaient bien ne pas en sortir - Colette, sa sœur et sa maman qu'elles venaient d'aller chercher à la gare de Lyon ont échappés de justesse dans le dernier train qui put partir de S<sup>t</sup> Lazare et qui voyait s'égrener derrière lui les bombes meurtrières.

J'espère que tu as reçu ma dépêche pour vous rassurer au plus vite. J'ai regretté d'avoir oublié de rassurer aussi M<sup>lle</sup> Courmeaux. Son quartier a été complètement épargné.

Je comptais te retrouver vite à Nogent, mais je reculerai mon départ jusqu' lundi après-midi si cela ne te déplaît pas. Colinette sollicite ta bienveillance maternelle pour me voir un peu plus longtemps.

Je te remercie, ma petite maman chérie, d'avoir excusé avec tant d'indulgence ton troisième petit fou de fils qui t'adore. Je t'embrasse fort sur les deux joues jusqu'à ce que tu me dises «Allez, allez ; je ne suis pas contente» alors là je t'embrasserai encore plus fort.

Ton fils qui t'aime Claude

Chère Mademoiselle  
Je vous envoie aussi mes bons baisers et compte sur votre aimable intercession auprès de Maman pour être bien reçu lundi.  
Amitiés à Renée ; salutations aux Cerson, Marinier - Claude



[...] <sup>20</sup> comme tu l'as dit toi-même, forment bien l'objet unique de nos pensées, de notre avenir.

Ton frangin qui t'aime, Claude.

Bois Colombes le 29/10[43]

Mon cher vieux frère,

Je suis encore bien en retard. Je me promets de t'écrire depuis 8 jours. Les bonnes résolutions ne peuvent donc tenir aussi longtemps que les autres ! Ceci pour te faire remarquer que je t'écrivais régulièrement toutes les semaines.

Tu ne m'as jamais parlé des deux colis que je t'ai envoyés. Peut-être ne les as-tu pas reçus ? Papa n'a pas non plus de nouvelles de ceux qu'il t'a expédiés par la «Feldpostamt».

Nous avons eu la visite inattendue de Voyer <sup>21</sup> à Bois-Colombes. Il est tout flambant, heureux de la surprise qu'il nous a faite et plus simplement de son retour. Il parle en mauvais termes de sa vie en exil, et conseille fortement aux «jeunes» de ne pas partir aussi naïvement que lui <sup>22</sup>. Sans lui avoir demandé, je suppose que sa permission sera plus longue que régulièrement.

A propos, sais-tu que notre tour est venu, tous les gars de la classe 43 sont recensés ou doivent l'être le 1<sup>er</sup> septembre. Il paraît même que ce ne sera pas long pour l'enrôlement. Oui, ils m'ont offert ça pour mes vingt ans. Je ne suis pas encore décidé : je viens en tout cas de me faire recenser. Bientôt, une petite convocation viendra et j'irai te rejoindre ou je suivrai l'exemple de Jo <sup>23</sup>. On m'a offert d'être gendarme pour ne pas partir... Enfin tu vois de là-bas toutes les petites discussions qui s'engagent pour dénouer le problème. Papa, Maman et Colette [...]

<sup>20</sup> Ce passage, ajouté au début de la lettre, en constitue en fait la conclusion.

<sup>21</sup> Il s'agit de Marcel Voyer. Cet ami bois-colombien de Claude Billand a dû partir à Berlin dans le cadre du Service du travail obligatoire (STO) dès la fin de l'année 1942. En octobre 1943, grâce à une fausse permission, il parvient à revenir temporairement en France, et, de là, se réfugie en Normandie.

<sup>22</sup> Ce passage évoque probablement le départ en Allemagne pour le STO.

<sup>23</sup> Peut-être Claude Billand évoque-t-il ici le fait que son frère Georges ait rejoint le maquis, ou bien que, étant père de famille, il ait été exempté du STO.

Comme tu l'as dit toi-même, forment bien l'objet unique de nos pensées, de notre avenir. Ton frangin qui t'aime Claude Bois Colombes le 29/10

Mon cher vieux frère,

Je suis encore bien en retard. Je me promets de t'écrire depuis 8 jours. Les bonnes résolutions ne peuvent donc tenir aussi longtemps que les autres ! Ceci pour te faire remarquer que je t'écrivais régulièrement toutes les semaines.

Tu ne m'as jamais parlé des deux colis que je t'ai envoyés. Peut-être ne les as-tu pas reçus ? Papa n'a pas non plus de nouvelles de ceux qu'il t'a expédiés par la «Feldpostamt».

Nous avons eu la visite inattendue de Voyer à Bois-Colombes. Il est tout flambant, heureux de la surprise qu'il nous a faite et plus simplement de son retour. Il parle en mauvais termes de sa vie en exil, et conseille fortement aux «jeunes» de ne pas partir aussi naïvement que lui. Sans lui avoir demandé, je suppose que sa permission sera plus longue que régulièrement.

A propos, sais-tu que notre tour est venu, tous les gars de la classe 43 sont recensés ou doivent l'être le 1<sup>er</sup> septembre. Il paraît même que ce ne sera pas long pour l'enrôlement. Oui, ils m'ont offert ça pour mes vingt ans. Je ne suis pas encore décidé : je viens en tout cas de me faire recenser. Bientôt, une petite convocation viendra et j'irai te rejoindre ou je suivrai l'exemple de Jo.

On m'a offert d'être gendarme pour ne pas partir... Enfin tu vois de là-bas toutes les petites discussions qui s'engagent pour dénouer le problème. Papa, Maman et Colette



[...] ont quatre propositions différentes. Je vais à Bourges vendredi car mon destin dépend de mon chef de centre <sup>24</sup> qui peut peut-être m'envoyer retrouver Dédé Perrier <sup>25</sup>. Malheureusement, je n'ai pas gros espoir.

J'étais à Coulombs la semaine dernière avec Maman. Renée me prenait chaque matin et nous montions ensemble au Coudray. L'après-midi se passait souvent avec elle et ses sœurs, parties de croquet, arrachage de haricots, pommes de terre du jardin. Maman est bien reposée ; la date de la rentrée des classes <sup>26</sup> n'est pas encore fixée. Elle pense constamment à son cadet pour mieux s'en approcher et je t'assure que son sentiment maternel est admirable et nous saurons bien plus tard le reconnaître.

Nous avons reçu là-bas plusieurs lettres de toi et je dois t'entretenir de mon état moral en réponse à une de tes réflexions ironique et fort goûtée par tous je n'en disconviens pas. Eh bien ! non. Ma « crise de foi » n'est pas finie. Je ne voudrais toutefois pas que tu croies que c'est un nouveau genre adapté à ma personnalité trop neutre en vue de l'élever un peu. Ne pense pas non plus retrouver un bigot qui cherche à renier l'éducation que tous trois nous avons reçu ensemble en l'accentuant d'une dévotion trop exagérée. Je suis le même frangin, le même adolescent qui voudrait bien pouvoir s'initier de la souveraine perfection du Christ pour devenir un homme moyen, un type qui cherche à améliorer journallement son cœur, sa conduite, pour mieux aimer les siens, parce qu'il a peur qu'en s'appuyant sur sa vertu propre il ne tombe trop souvent à la tentation dans l'insensibilité, dans un égoïsme enraciné néfaste et nuisible à ceux dont il prendra plus tard la responsabilité et qui [...]<sup>27</sup>

<sup>24</sup> A cette époque, Claude Billand travaille au centre de jeunesse Jacques-Cœur de Bourges, dont le chef est Maurice Didy.

<sup>25</sup> Sans doute s'agit-il d'un membre de la famille de Claude Billand, Perrier étant le nom de jeune fille de sa grand-mère paternelle, Marie Joséphine Billand (dite Mamé).

<sup>26</sup> Mathilde Billand, la mère de Claude, est institutrice à mi-temps à l'école Jules-Ferry de Bois-Colombes.

<sup>27</sup> La fin du texte se trouve au début de la lettre.

ont quatre propositions différentes. Je vais à Bourges vendredi car mon destin dépend de mon chef de centre qui peut peut-être m'envoyer retrouver Dédé Perrier - Malheureusement, je n'ai pas gros espoir.

J'étais à Coulombs la semaine dernière avec Maman. Renée me prenait chaque matin et nous montions ensemble au Coudray. L'après-midi se passait souvent avec elle et ses sœurs, parties de croquet, arrachage de haricots, pommes de terre du jardin. Maman est bien reposée. La date de la rentrée des classes n'est pas encore fixée. Elle pense constamment à son cadet pour mieux s'en approcher et je t'assure que son sentiment maternel est admirable et nous saurons bien plus tard le reconnaître.

Nous avons reçu là-bas plusieurs lettres de toi et je dois t'entretenir de mon état moral en réponse à une de tes réflexions ironique et fort goûtée par tous je n'en disconviens pas. Eh bien ! non. Ma « crise de foi » n'est pas finie. Je ne voudrais toutefois pas que tu croies que c'est un nouveau genre adapté à une personnalité trop neutre en vue de l'élever un peu. Ne pense pas non plus retrouver un bigot qui cherche à renier l'éducation que tous trois nous avons reçu ensemble en l'accentuant d'une dévotion trop exagérée. Je suis le même frangin, le même adolescent qui voudrait bien pouvoir s'initier de la souveraine perfection du Christ pour devenir un homme moyen, un type qui cherche à améliorer journallement son cœur, sa conduite, pour mieux aimer les siens, parce qu'il a peur qu'en s'appuyant sur sa vertu propre, il ne tombe trop souvent à la tentation dans l'insensibilité, dans un égoïsme enraciné néfaste et nuisible à ceux dont il prendra plus tard la responsabilité et qui [...]



Bois-Colombes ce 27-11-43

Mon cher petit Claude,

Je suis un peu honteuse d'avoir tant attendu pour répondre à ta lettre, un peu courte il est vrai, mais dont j'excuse la brièveté puisque tu n'avais pas grand-chose à nous conter. Je reste quand même soucieuse de cette épidémie dont tu parles et que vous avez l'air de prendre à la rigolade. J'aimerais bien que tu me dises si elle est en décroissance, voire complètement arrêtée, ou si au contraire elle prend des proportions inquiétantes. Dans cette période de déficience générale que nous traversons tous et dont la jeunesse surtout a tant à souffrir, les épidémies sont à redouter et l'on ne prendra jamais assez de précautions pour les arrêter ou les éviter.

Bois Colombes ce 27-11-43  
 Mon cher petit Claude,  
 Je suis un peu honteuse d'avoir tant attendu pour répondre à ta lettre un peu courte il est vrai, mais dont j'excuse la brièveté puisque tu n'avais pas grand-chose à nous conter. Je reste quand même soucieuse de cette épidémie dont tu parles et que vous avez l'air de prendre à la rigolade. J'aimerais bien que tu me dises si elle est en décroissance, voire complètement arrêtée, ou si au contraire elle prend des proportions inquiétantes. Dans cette période de déficience générale que nous traversons tous et dont la jeunesse surtout a tant à souffrir, les épidémies sont à redouter et l'on ne prendra jamais assez de précautions pour les arrêter ou les éviter.

J'ai reçu ta lettre samedi dernier au moment où nous fermions la porte de la maison pour partir à Olivet<sup>28</sup>. Nous y avons donc passé 2 jours et je suis revenue lundi matin avec Mamé pendant que ton père prenait la direction [Ratié] où paraît-il, il devait chasser. J'ai donc vu mon petit Philippe que j'ai trouvé superbe, adorable, sage, un amour quoi ! J'ai hâte de savoir maintenant Loulou complètement rétablie, debout, vaquant à ses occupations. Tu dois savoir que Georges a été affecté à Orléans après tout un tas de débaires à [Salhis]. Il est prof dans un centre à Orléans même ; je crois qu'il enseigne le français, les maths et l'éducation physique. Je suis bien plus tranquille ainsi et je pense qu'il y restera puisque c'est régulier. De Marcel j'ai des nouvelles [...]

J'ai reçu ta lettre samedi dernier au moment où nous fermions la porte de la maison pour partir à Olivet - Nous y avons donc passé 2 jours et je suis revenue lundi matin avec Mamé pendant que ton père prenait la direction Ratié où paraît-il, il devait chasser. J'ai donc vu mon petit Philippe que j'ai trouvé superbe, adorable, sage, un amour quoi ! J'ai hâte de savoir maintenant Loulou complètement rétablie, debout, vaquant à ses occupations. Tu dois savoir que Georges a été affecté à Orléans après tout un tas de débaires à Salhis - il est prof. dans un centre à Orléans même, je crois qu'il enseigne le français, les maths et l'E.P. Je suis bien plus tranquille ainsi et je pense qu'il y restera puisque c'est régulier - De Marcel j'ai des nouvelles

<sup>28</sup> Olivet (Loiret) est la ville où demeurent Georges Billand (frère aîné de Claude) avec sa femme Antoinette (surnommée Loulou) et leur fils Philippe (né en 1943).



[...] du 11, pas très récentes comme tu vois, mais les trains marchent mal en ce moment et il ne faut pas trop se plaindre. Il est toujours sur son quai à regarder passer les trains de Paris et cela le tente... Sais-tu quelque chose à propos de ton affectation <sup>29</sup>? En parle-t-on?

Je t'enverrai demain tes chaussettes dont tu dois avoir besoin. Le tabac a marché et tu auras ta ration le 1<sup>er</sup> décembre. J'ai eu tes feuilles d'alimentation, dis-moi par retour du courrier si je peux prendre quelque chose dessus. Je te les renverrai immédiatement. Je te demande surtout la permission de prendre sur ta feuille de matières grasses 125 grammes de beurre car je n'ai jamais pu me servir des tickets que le centre <sup>30</sup> t'a donnés. Ce serait donc une très légère compensation. Ton chandail est presque terminé; il a subi une réfection complète.

Du 11, pas très récentes comme tu vois, mais les trains marchent mal en ce moment et il ne faut pas trop se plaindre. Il est toujours sur son quai à regarder passer les trains de Paris et cela le tente... Sais-tu quelque chose à propos de ton affectation. En parle-t-on?

Je t'enverrai demain tes chaussettes dont tu dois avoir besoin. Le tabac a marché et tu auras ta ration le 1<sup>er</sup> décembre. J'ai eu tes ~~feuilles~~ <sup>feuilles</sup> d'alimentation, dis-moi par retour du courrier si je peux prendre quelque chose dessus. Je te les renverrai immédiatement. Je te demande surtout la permission de prendre sur ta feuille de matières grasses 125 g de beurre car je n'ai jamais pu me servir des tickets que le centre t'a donnés. Ce serait donc une très légère compensation. Ton chandail est presque terminé; il a subi une réfection complète.

<sup>29</sup> Il s'agit sans doute de l'affectation au Service du travail obligatoire, que Claude Billand a déjà évoqué dans une lettre à son frère Marcel.

<sup>30</sup> A cette époque, Claude Billand travaille au centre de jeunesse Jacques-Cœur à Bourges.

Mon chéri je vais m'arrêter ; car je dois prendre le train dans 10 minutes. Je vais au Palais de Chaillot écouter une comédie de Jean Sarment : Le pêcheur d'ombres<sup>31</sup>. Je suis donc très pressée car Miss Courmeaux m'attend à la gare.

Réponds-moi vite. Je te promets d'être à mon tour plus expéditive pour t'écrire.

Tous me chargent de bons baisers pour toi et je t'embrasse bien fort mon tout petit.

Avec toute ma tendresse de maman,  
M. Billand.

Mamé est ravie d'avoir repris ses petites habitudes et retrouvé ses petites vieilles.

Mon chéri je vais m'arrêter ; car je dois prendre le train dans 10 minutes. Je vais au Palais de Chaillot écouter une comédie de Jean Sarment : Le pêcheur d'ombres. Je suis donc très pressée car Miss Courmeaux m'attend à la gare.

Réponds-moi vite - je te promets d'être à mon tour plus expéditive pour t'écrire -

Tous me chargent de bons baisers pour toi et je t'embrasse bien fort mon tout petit avec toute ma tendresse de maman

M. Billand

Mamé est ravie d'avoir repris ses petites habitudes et retrouvé ses petites vieilles

<sup>31</sup> Cette comédie a été représentée pour la première fois en 1921. Jean Sarment (1897-1976) était un dramaturge français, très apprécié en Allemagne.